

JACQUES ROUSSEAU: le dernier des explorateurs

par Claire CHABOT*



Explorant en canot la péninsule d'Ungava, le botaniste québécois a découvert les trésors de la toundra: ses fleurs, ses lichens, ses caribous, ses carcajous et, surtout, la culture de ses habitants. «Esprit curieux dans un corps ambulante», Jacques Rousseau a personnifié le botaniste idéal, celui qu'avait décrit le philosophe Jean-Jacques Rousseau. Sans chercher de parenté lointaine avec son célèbre homonyme, on se surprend pourtant à leur trouver une ressemblance du côté de l'humanisme.

Cofondateur du Jardin botanique de Montréal, Jacques Rousseau a été l'un des plus proches collaborateurs du frère Marie-Victorin. Au fil des ans, il a également poussé ses expéditions botaniques de plus en plus loin vers le nord du Québec, jusqu'à la péninsule du Québec-Labrador où il a découvert et classifié une centaine de nouvelles espèces. C'est à partir de ses descriptions du paysage végétal nordique qu'il a créé le concept d'une zone de transition entre la forêt boréale et la toundra: la zone «hémiarctique».

Ses nombreuses descriptions ethnographiques des Montagnais-Naskapis et des Inuit font de Jacques Rousseau l'un des pionniers de l'anthropologie au Québec. Son intérêt pour l'ethnobotanique l'a mené à de véritables enquêtes historiques sur les connaissances botaniques et médicinales des Amérindiens et des premiers colons, suivant les traces des Cartier, Lescarbot, Boucher. À sa mort, il a laissé de nombreux travaux inachevés, dont la traduction du journal du botaniste finlandais Pehr Kalm, venu au Canada en 1749.

Jacques Rousseau est l'un des premiers «nordistes» québécois. Son amour pour le Nord et ses habitants a dépassé de loin le simple intérêt scientifique: il s'est intégré à son imaginaire. «Ô soleil accablant de l'été arctique! écrit-il. Depuis des jours, aucun nuage pour tiédir la flamme du ciel. Je cherche l'ombre, j'ai l'obsession de l'ombre. Je fuis l'éteuve de la tente pour l'abri du canot

renversé sur la grève, avant de retrouver l'huile vive du lac. J'ai plein les yeux des océans de lumière, j'ai plein la peau des saharas de soleil, la toundra exhale une haleine fiévreuse.»

UN BOTANISTE À LA MARIE-VICTORIN

«On demandait souvent à mon mari de raconter quelques anecdotes au retour de ses voyages, se rappelle Mme Madeleine Rousseau. Pour lui, l'aventure, c'était de voir un ruisseau qui n'avait coulé pour les yeux de personne. Il trouvait encore plus de beauté à un site en appelant les choses par leur nom, même si c'était en des termes rébarbatifs.» «[...] le clapotis menu de la vague du canot, écrit encore Jacques Rousseau, le petit Esquimau qui sourit à sa mère dans le capuchon de l'anorak, la trouvaille sur la plage d'un caillou qui narre l'histoire de la terre ou, sur le talus, une plante que personne n'a encore vue, une herbe insignifiante, sans nom, qui ajoute un chaînon aux connaissances humaines. Ce sont là grandes aventures.»

L'aventure de Jacques Rousseau commence dans le sous-sol de la jeune Faculté des sciences de l'Université de Montréal, rue Saint-Denis, en 1926. Élève studieux et timide, il deviendra successivement expérimentateur, chargé de cours et professeur agrégé au Laboratoire de botanique. Fils spirituel du frère Marie-Victorin, il partage le même enthousiasme pour le développement scientifique du Québec et la même ardeur au

* La rédaction de cette série d'articles a été réalisée dans le cadre du Programme de soutien aux activités de diffusion de la culture scientifique et technique du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Science.



travail. Jacques Rousseau devient ainsi le plus fougueux et fidèle collaborateur du célèbre botaniste, participant activement à ses principales œuvres : il est le premier secrétaire de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS), animateur à Radio-Colège et aux Cercles des Jeunes Naturalistes, professeur à l'Institut botanique et assistant-directeur au Jardin botanique de Montréal.

Lui reconnaissant un talent en taxonomie, Marie-Victorin demande à Jacques Rousseau d'écrire, dans la *Flore laurentienne*, les chapitres sur les violettes et les astragales. Ce dernier sujet fera l'objet du doctorat de Jacques Rousseau. Il ira même jusqu'à en construire les clefs analytiques des genres et des familles. Approfondissant plusieurs domaines à la fois, le jeune botaniste instaure un cours de paléobotanique ainsi que le premier cours de génétique donné à la Faculté des sciences, pour lequel il rédige un manuel qui servira dans quelques universités.

En 1942, Jacques Rousseau entreprend une expédition à l'île d'Anticosti afin de poursuivre les herborisations de Rolland-Germain et du frère Marie-Victorin, lequel ne peut, à cause de l'état de sa santé, entreprendre ce périple. Seul, son bagage sur le dos, il traverse l'île à pied : de la Vauréal à la crique à la Chaloupe



Jacques Rousseau fait le point avec ses guides amérindiens sur la route à suivre. Photo prise à l'époque des grandes expéditions qu'il réalisa au Nouveau-Québec entre 1944 et 1951.

et, sur la rive sud, de la rivière MacDonald à la rivière Jupiter. À partir de cette époque, Jacques Rousseau va pousser ses expéditions de plus en plus au nord et se détacher peu à peu de la tradition botanique de l'Institut en s'ouvrant à l'étude ethnologique des Amérindiens.

Quand le frère Marie-Victorin meurt, au retour d'une herborisation en 1944, Jacques Rousseau est en expédition au lac Mistassini.

EXPLORER LES PAYSAGES NORDIQUES

« La série de ses grandes explorations au Nouveau-Québec, de 1944 à 1951 : lac Mistassini, rivière George, rivière Payne et Kogaluk, rivière Korok jusqu'au mont Torngat, sont des exemples d'énergie et de courage qui semblent frôler parfois la témérité », affirme le mycologue René Pomerleau. « Cependant, il ne laissait rien au hasard. Il savait calculer les risques et mesurer les efforts physiques selon ses normes et ses propres forces. Il choisissait avec grand soin ses guides amérindiens qu'il traitait comme des égaux car, sur leur propre territoire, leur expérience dépassait la sienne. »

« Son esprit frondeur, écrit le géographe Louis-Edmond Hamelin, le poussait à être le premier à faire les choses. Avec les moyens disponibles à cette époque, il a effectué des expéditions pénibles en canot, qui ne sont pas étrangères à son vieillissement précoce. Peu de gens avant lui, s'il y en a eu, ont traversé le col de l'Ungava arctique. Au nord-est du Nouveau-Québec, une expédition sur la rivière George en 1947, cours d'eau tristement célèbre, lui a fait voir les derniers campements des Naskapis régionaux. »

En 1905, Mme Hubbard descendit la rivière George avec un guide indien sur les traces de son mari disparu. Chroniqueur sportif, il était parti au Labrador sans provisions, avec un équipement de chasse et de pêche qui s'est avéré inadéquat pour la faune boréale. Des trappeurs le trouvèrent mort de faim. « Lorsque Mme Hubbard descendit la rivière, écrit Rousseau, les troupeaux de caribous étaient considérables alors, et l'un de ceux qu'elle rencontra comptait plusieurs centaines de têtes. Mais, où sont les caribous d'antan ? Seules les sépultures isolées le long de la rivière attendent du haut de leur promontoire le retour du caribou. » Sur les rives de la rivière George, le botaniste ne rencontre que désolation : les caribous et les hommes ont déserté peu à peu ce désert glacial.

Nom : Rousseau

Date et lieu de naissance : le 5 octobre 1905, à Saint-Lambert, d'une famille de 14 enfants. Il est mort le 4 août 1970, à Lac-Ouareau, dans les Laurentides.

Jacques Rousseau était à la fois botaniste et ethnologue. Ses études couvrent des champs aussi divers que la taxonomie, la géographie, l'ethnobotanique, l'ethnologie et la linguistique. Jacques Rousseau est le dernier des chercheurs explorateurs. Ses expéditions dans la péninsule d'Ungava coïncident avec la fin de l'ère des explorateurs, en raison de la couverture aérienne des régions éloignées. Il a découvert une centaine d'espèces de plantes et huit entités botaniques (Rousseauii) lui ont été dédiées.



René Pomerleau se souvient d'une expédition avec lui dans les monts Otish, en 1949. «Accompagné d'un guide indien, Rousseau est parti pour une randonnée avec du thé comme seule provision. Loin du campement, il a eu sa première crise cardiaque: il dut coucher à la belle étoile.» Resté seul avec le jeune fils de Rousseau, François, René Pomerleau ne dort pas de la nuit. Le lendemain, le botaniste revint au camp exténué, mais heureux: il avait récolté une nouvelle espèce, l'*Agoseris naskapensis*.

Jacques Rousseau rapporte de ses expéditions une fascination pour le Nord, mais aussi de nombreuses données scientifiques inédites: il cartographie des régions encore inexplorées, découvre une centaine de nouvelles espèces de plantes et définit une zone géographique intermédiaire, la zone hémiarctique, située entre la forêt boréale du plateau laurentien et la toundra de la péninsule d'Ungava. Le terme «hémiarctique» n'a pas été adopté de façon généralisée par la communauté scientifique internationale, bien que, dans le domaine de la zonation, on se réfère aux travaux de Rousseau. En effet, cette zone de toundra forestière, de superficie importante au Québec, est presque inexistante, ailleurs, dans l'ensemble de la région circumpolaire, sauf en Sibérie orientale.

LA CULTURE AMÉRINDIENNE EN PÉRIL

Nommé directeur du Jardin botanique de Montréal, en 1944, Jacques Rousseau va se battre pour la construction des nouvelles serres, prévues dans le plan initial. Après la Deuxième Guerre mondiale, les budgets du Jardin sont plus importants que jamais; les mesquineries, les jalousies et les conspirations tourmentent le botaniste. Les altercations avec le nouveau maire, Jean Drapeau, et ses élus municipaux s'amplifient; il se décide à accepter le poste de directeur du Musée de l'Homme à Ottawa. Pour des raisons encore obscures, le botaniste n'y sera pas longtemps: on le congédie deux ans après son arrivée. Il choisit alors l'exil!



«De la jeunesse, j'ai gardé bien peu de choses, mais j'en ai encore au moins épargné une: la faculté de m'émouvoir, de m'indigner et d'aimer. Pour comprendre les hommes, il faut les aimer», déclarait Jacques Rousseau lors du congrès national de la Fondation française d'études nordiques.

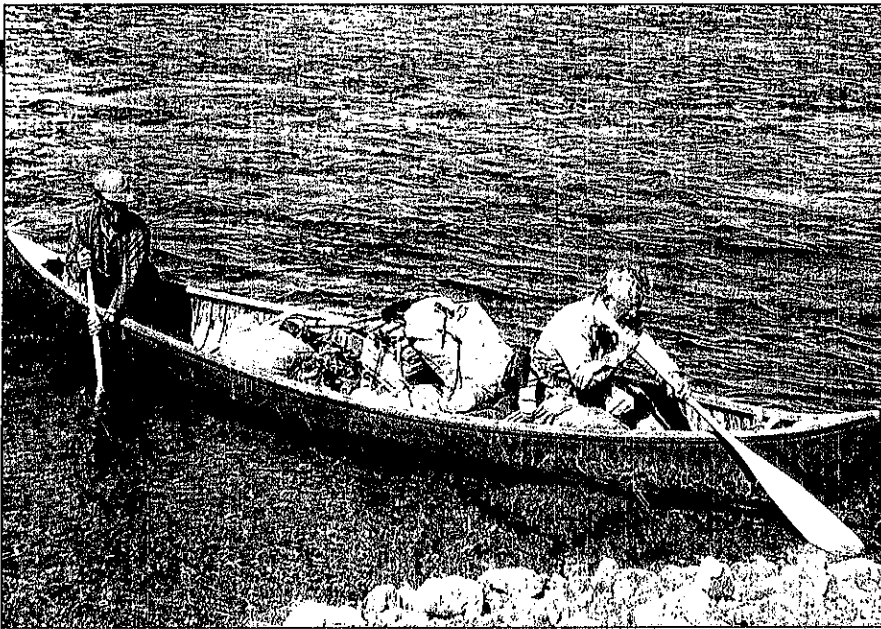
Ces années d'intrigues n'ont pas diminué pour autant l'ardeur au travail de Jacques Rousseau; ses études ethnographiques sur les Montagnais et les Cris, rencontrés dans la région de Mistassini, et les Inuit de l'Ungava et de la baie d'Hudson présentent les multiples facettes de la culture amérindienne. Anthropologue autodidacte, il a mis à profit ses connaissances en sciences naturelles pour décrire la culture matérielle des «premiers Canadiens», en rapport étroit avec le milieu naturel. Dans ses descriptions sur l'organisation socio-économique des Amérindiens, il a tenu compte de l'influence directe de la venue des Européens en Amérique sur les nombreuses modifications des modes de vie traditionnels, dessinant ainsi de véritables esquisses historiques de l'Amérique du Nord.

«Au cours de ses expéditions, affirme l'anthropologue Marc-Adélaïde Tremblay, Jacques Rousseau a pu observer directement les pratiques religieuses amérindiennes. Il les a décrites abondamment, allant des pratiques divinatoires individuelles aux cérémonies collectives présidées par les jongleurs. Si les premières sont faciles d'accès pour les ethnologues, il n'en était pas de même des

secondes puisqu'elles étaient bannies par les autorités religieuses. «Grâce aux rapports amicaux qu'il entretenait avec les autochtones, il a été investi de secrets et a été témoin de pratiques magiques et religieuses que peu de Blancs de son époque ont connues.»

En 1953, il assiste à une cérémonie de la «tente tremblante», rituel qui a aujourd'hui quasi disparu. Autour de quelques jeunes bouleaux plantés en cercle, les participants disposent des peaux de caribous pour former une tente conique, laissant une ouverture à son sommet. Au coucher du soleil, le sorcier en fait trois fois le tour, soulève les peaux et pénètre dans la tente. À l'extérieur, l'assemblée silencieuse entoure la tente qui se met à trembler. En transe, le sorcier entre en communication avec le grand manitou, l'esprit pourvoyeur: ils parlent de l'absence du gibier et de la faim, des tabous à respecter...

En 1959, Jacques Rousseau s'embarque pour la France: on lui a confié un poste de professeur associé au Centre d'études arctiques de la Sorbonne et à l'École pratique des Hautes Études. Celui qui l'accueille à Paris, le nordiste Jean Malaurie,



Jacques Rousseau en canot avec un guide amérindien. Lors de ses voyages dans le Nouveau-Québec, Jacques Rousseau a entretenu des rapports amicaux avec les Amérindiens dont il fit connaître la culture par ses études et ses articles de journaux.

raconte dans quelles conditions le botaniste quittait son pays natal. «Ignoré des universités et des organismes de recherche de sa province d'origine, il a dû, pour vivre, vendre sa bibliothèque à un riche industriel d'origine scandinave et postuler un poste à l'étranger.» Il est en correspondance avec les autorités d'Éthiopie quand il reçoit l'invitation française !

Pour parer au mal du pays, le botaniste québécois continue à écrire des articles sur la culture amérindienne, dans le journal *La Patrie*, où il remet en question les stéréotypes véhiculés sur les Indiens, tels le flegme et l'insensibilité à la douleur, qui mènent irrémédiablement au racisme, cette «abominable monstruosité». Si les ponts sont coupés avec les universités du Québec, le courant se maintient avec la population qu'il veut éduquer. Dans ses nombreuses descriptions, il parle de la transformation culturelle des Amérindiens, au niveau de l'alimentation, des vêtements et des armes, il y présente leur vision du monde, leur religion, etc.

Jacques Rousseau souligne le degré d'acculturation auquel sont arrivées ces populations et dénonce les conditions d'asservissement qu'elles subissent à cause de contraintes biologiques (épidémies de variole, de tuberculose), économiques (échange

inégal), politiques (législation canadienne) et idéologiques (évangélisation). «C'est un défenseur des nations autochtones — non des traditions amérindiennes —, écrit Marc-Adélaïde Tremblay, car il estime que les Amérindiens ne peuvent être stationnaires et, à l'image de toutes les autres civilisations, ils doivent s'ajuster et évoluer en fonction des dynamismes qui s'exercent sur eux. L'objectif à poursuivre, selon lui, n'est pas de les «ghettoïser» et de les figer irrémédiablement dans des patrons de culture qui sont dysfonctionnels, mais plutôt de leur permettre d'évoluer à leur rythme, dans leur style vers des formes culturelles qu'ils estiment progressives, c'est-à-dire bénéfiques pour eux dans le temps présent et pour leurs descendants dans les années à venir.»

Selon l'anthropologue, les dénonciations et les interventions de Rousseau, si elles reflètent la fougue de son caractère et sa détermination, sont annonciatrices d'un nouveau type d'anthropologie : l'anthropologie participante et engagée.

POUR UNE VÉRITABLE MULTIDISCIPLINARITÉ

Au début des années 60, Louis-Edmond Hamelin, fondateur du Centre d'études nordiques de l'Université Laval, veut faire revenir Jacques Rousseau à Québec. «Quand

je suis allé au conseil de la Faculté, raconte-t-il, personne ne voulait de Rousseau. Il y a même un vice-recteur qui est venu me dire de changer d'idée : on ne voulait pas avoir de troubles... et que, si ça ne marchait pas, j'en serais le seul responsable. Maintenant que l'expérience a réussi, tous sont fiers d'y avoir collaboré.» Finalement, en 1962, le doyen de la Faculté des sciences de l'Université Laval, Mgr Alexandre Vachon, se rend à Paris proposer à Jacques Rousseau de poursuivre ses recherches au Centre d'études nordiques.

Jeune étudiant, Louis-Edmond Hamelin avait connu le botaniste en suivant les cours de Radio-Collège, puis à Laval en 1948, où Jacques Rousseau avait donné un cours. «Il m'a profondément influencé au niveau de la multidisciplinarité, pas celle des sciences connexes, mais la vraie!» dit M. Hamelin. La multidisciplinarité à laquelle pense le nordiste est celle qui a fait écrire au géologue André Cayeux — que M. Hamelin avait également fait venir au Centre d'études nordiques —, un article dans une revue de philosophie et, à M. Rousseau, des articles sur la flore de la rivière George ou sur les rites religieux des Montagnais-Naskapis.

En effet, Jacques Rousseau était l'un des rares chercheurs, avec l'écologiste Pierre Dansereau, à avoir couvert un champ de disciplines s'étendant des sciences naturelles aux sciences humaines. Pour ses recherches en ethnobotanique, il a mis à profit ses connaissances en botanique dans de nombreuses études sur l'utilisation des plantes «économiques» et médicinales par les Amérindiens.

Une étude approfondie a permis à Jacques Rousseau de déterminer l'identité de l'*Annedda*, le remède des Amérindiens pour guérir le scorbut. Dans le récit des voyages de Jacques Cartier, on peut lire une description de cette maladie qui ne laisse aucune équivoque, mais le manuscrit se termine là où commence la description de la fameuse plante. Très tôt, l'iden-

tité de l'*Annedda*, appelée aussi l'«arbre de vie», a été oubliée. Samuel de Champlain et Marc Lescarbot, premier historien de la Nouvelle-France, ont vu le fléau s'abattre sur les premiers colons sans pouvoir trouver le remède qu'avait utilisé Jacques Cartier.

À partir des manuscrits des contemporains de Jacques Cartier et en tenant compte des études précédentes faites sur le sujet, Jacques Rousseau fait une recherche qui demande des connaissances non seulement botaniques mais aussi linguistiques, soit pour discerner les différentes nomenclatures, soit pour traduire le vieux français ou même reconnaître les fréquentes fautes de syntaxe de Champlain, qui peuvent porter à confusion. C'est finalement à partir d'un manuscrit du moine André Thévet, qui s'était entretenu avec Cartier et Donnacona, le chef indien de Stadaconé emmené en France en 1536, et de la description des arbres plantés à cette époque dans le jardin royal de Fontainebleau que Jacques Rousseau a identifié l'arbre de vie: le *Thuja occidentalis*. Au même moment, l'analyse biochimique de divers conifères susceptibles d'être l'*Annedda*, faite par Auguste Mockle, de la Faculté de pharmacie de l'Université de Montréal, confirma la présence de vitamine C aux propriétés antiscorbutiques dans les feuilles du cèdre blanc.

UN HUMANISTE BOUILLANT

Jacques Rousseau est l'un des rares érudits qu'ait produit le Québec. «Ce n'était pas un homme ordinaire! affirme Louis-Edmond Hamelin. C'était un homme de croisade avec le sens de la tragédie. Son caractère n'était peut-être pas commode, mais celui qu'on lui a prêté a joué contre l'homme; le caractère qu'on lui reconnaissait exagérait celui qu'il avait. Il ne fallait pas traiter Rousseau n'importe comment, ajoute M. Hamelin, le prix à payer était très élevé. Il avait une puissance de réponse, mais il recherchait surtout le dialogue, un dialogue serré et épuisant par des conversations ininter-



À Payne Bay, en 1947. Des visiteuses Inuit assistent à la confection de l'herbier de Jacques Rousseau. Collaborateur du frère Marie-Victorin, il a découvert une centaine d'espèces de plantes lors de ses nombreuses expéditions botaniques.

rompues, longues parfois de six heures.»

Jacques Rousseau disait souvent aux jeunes chercheurs: «Ce n'est pas suffisant de faire une recherche pointue, il faut la porter au grand public.» À l'instar du frère Marie-Victorin, il fut l'un des chercheurs qui a consacré le plus de son temps à écrire des articles de vulgarisation aussi divers que «La surprenante histoire du maïs», «Les Indiens aussi rêvent pour être heureux», «La formation de l'eau d'érable» et «Le glossaire du parler français du Canada». Si, par exemple, un industriel l'appelait pour lui demander s'il était possible de cultiver des huîtres dans la baie James, il pouvait consacrer trois jours à chercher des informations précises.

Pendant les dernières années de sa vie qu'il passe à l'Université Laval, il demeure au cinquième étage d'une résidence pour étudiants. «Sa porte était toujours ouverte, raconte Louis-Edmond Hamelin. Les étudiants allaient lui parler, se confiaient à lui. Ils le considéraient un peu comme un sage. Tous les soirs, il était le dernier à fermer la lumière dans le pavillon des étudiants, raconte Louis-Edmond Hamelin. Je me souviens de la seule fois où Rousseau est entré en furie dans mon bureau pour me raconter qu'on refusait de fermer l'Université à 15 h à cause d'une tempête de neige:

il se faisait du souci pour les étudiants et les travailleurs. Réaction étonnante, de la part de cet explorateur qui a bravé mille tempêtes!»

«Jacques Rousseau était amusant, se souvient l'écologiste Pierre Dansereau. Il avait de l'esprit. Et quel fin gastronome! Entre autres, il connaissait très bien la cuisine chinoise. Un jour, il avait amené tout le personnel du Jardin botanique dans un restaurant du quartier chinois. Pour chacun d'entre nous, il avait préparé d'avance un menu avec l'identification botanique de toutes les plantes qu'on allait manger.» René Pomerleau, lui, se rappelle de certains mets que le botaniste avait préparés dans le Nord québécois avec les moyens du bord: un lagopède des saules aux bolets roux et un filet de touladi aux pholiotes des monts Otish. Quel menu pour ces deux mycophiles!

Derrière le scientifique se cachait aussi l'amateur d'art. Le peintre québécois René Richard a suivi le chercheur dans l'une de ses expéditions dans le Nord, au mont Torngat. Madeleine Rousseau se souvient aussi de l'expédition qu'elle a faite avec son mari à Sandy Lake dans l'extrême nord de l'Ontario pour chercher les dessins et tableaux de Norval Morrisseau, artiste ojibwé, à l'occasion d'une exposition qu'ils avaient organisée au Musée du Qué-

bec, en 1966. Ensemble, les Rousseau ont parcouru 2000 kilomètres de chemin de fer, ont fait cinq heures d'autocar et une heure d'avion pour atteindre le bassin de la baie d'Hudson.

Jacques Rousseau a décrit ainsi leur arrivée: «Le minuscule avion nous dépose devant le poste de traite, que des pistes de raquettes, d'étroits sentiers battus par l'auto-ski et la «tobagane» relie capricieusement aux maisons de bois rond, dispersées parmi les conifères alourdis de neige. Une demi-heure de marche et nous sommes chez Norval Morrisseau, entouré de ses cinq enfants et de sa jeune femme, Harriet.» C'est ensuite dans ces termes qu'il commente l'œuvre: «Tous ses sujets sont tirés de la faune réelle ou mythique; mais ils comptent à l'occasion des demi-dieux, des hommes-sirènes, des jongleurs inspirés, partiellement métamorphosés. Dépourvu de l'anthropomorphisme coutumier, il y voit une symbiose incessante des êtres vivants, des éléments et même des esprits.»

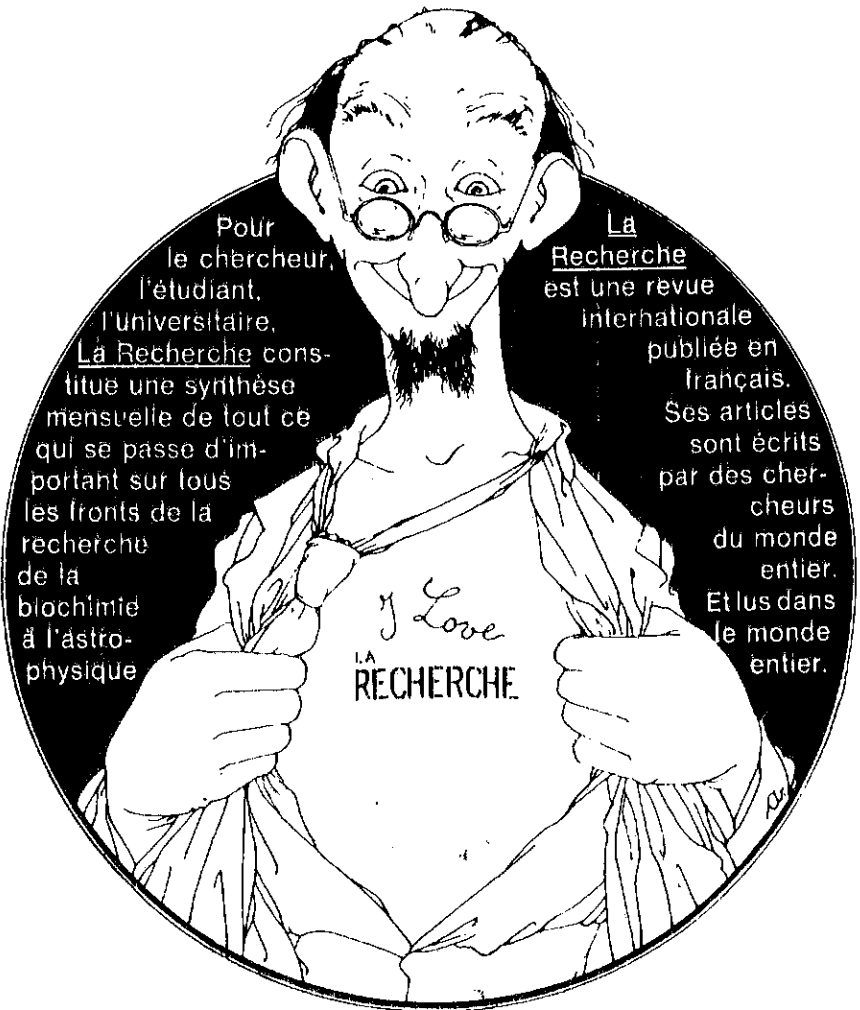
Dans un émouvant hommage à Jacques Rousseau, Jean Malaurie cite des paroles que le chercheur québécois avait prononcées à un congrès international de la Fondation française d'études nordiques: «De la jeunesse, j'ai gardé bien peu de choses, mais j'en ai encore au moins épargné une: la faculté de m'émouvoir, de m'indigner et d'aimer. C'est peut-être là un de mes ultimes conseils. Pour comprendre les hommes, il faut les aimer. Je vous quitterai abruptement à la fin du jour; j'ai foi en l'avenir et, pour cela, je refuse de me coucher avant que la nuit ne soit réellement descendue.»

Jacques Rousseau est mort subitement, à l'âge de 65 ans, à son chalet du lac Ouareau. Le botaniste a été foudroyé par une crise cardiaque, en plein soleil, parmi les fleurs.

Pour en savoir davantage:

ROUSSEAU, Jacques, «Le Nouveau-Québec. Contribution à l'étude de l'occupation humaine», coll. Bibliothèque arctique et antarctique 2, École pratique des Hautes Études (Sorbonne), p. 29-94.

La Recherche a des lecteurs dans 83 pays: pourquoi pas vous?



Offre spéciale *

Je désire souscrire un abonnement d'un an (11 numéros) à **La Recherche** au tarif de **39 dollars canadiens** au lieu de **54,45 dollars** (prix de vente au numéro). Un délai minimum de huit semaines interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) sera pour un an, à compter du premier numéro reçu.

nom _____

adresse _____

pays _____

à retourner accompagné de votre paiement à
DIMEDIA, 539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent, P.Q. H4N 1S2

* offre réservée aux particuliers, à l'exception de toute collectivité.